

arrêté par un certain idéal de perfection qui semblait fuir devant lui, à mesure qu'il cherchait à l'atteindre. Nous doutons, pourtant, qu'il eût pu jamais se déterminer à faire ce qu'on appelle un livre. La seule pensée de tenir son attention longtemps suspendue sur un grand ensemble d'idées ou d'objets effrayait trop son imagination. Il ne pouvait souffrir que l'étude lui fit attendre les satisfactions qu'il en espérait, et voulait des résultats prompts. Il aimait avant tout à jouir du travail des autres, par exemple, à savourer une ode d'Horace, une lettre de Cicéron, de Pline ou un passage de César. Puis, s'il mettait la main à une œuvre quelconque, il fallait qu'il en vit le bout dès le début. De là, ce goût persistant à ne s'attaquer qu'aux parcelles de la science, à ne traiter que des questions isolées. Quoi qu'il en soit, ses opuscules sont de vrais modèles du genre. On y trouve une discussion toujours claire, concise et calme ; il a le mot de la chose ; rien de trop, il sait s'arrêter à temps et ne fatigue jamais l'attention. Son style est correct, sans parure recherchée, et pourtant d'une élégance soutenue ; c'est ce style à la fois simple et fin du siècle passé, style qui, de jour en jour, va en se perdant parmi nous.

Mais laissons le savant, le littérateur, pour revenir à l'homme. L'union de M. d'Aigueperse avec M<sup>le</sup> Marie-Antoinette Perret lui avait donné dix enfants, quatre fils et six filles. Mais ici l'attendaient les épreuves. De ses six filles, quatre seulement vécurent, et la mort enleva l'un après l'autre tous les fils, le dernier plus cruellement que ses frères, car il fut écrasé par la chute d'un meuble, à l'âge de cinq ans. Le malheureux père ne pouvait se rappeler le souvenir de cette catastrophe sans verser des larmes, et il n'en parlait jamais. Trois ans après la mort de son dernier fils, la Providence, qui semblait n'être rigoureuse à son égard qu'à cet endroit du cœur, lui redemanda son épouse. M. d'Aigueperse soutint ces pertes